

De l'ouvrage "Tra-los Monte," par Thedise
Gautier

Un pont sur le Guadalquivir, assez large a cet endroit, sert d'entrée a Cordoue du cote d'Leija. Tout aupres l'on remarque les ruines d'anciennes arches d'un aqueduc arabe. La tete du pont est defendue par une grande tour carrée, ornée et soutenue par des casernes de construction plus recente. Ses portes de la ville n'étaient pas encore ouvertes; une colonne de chariots a bœufs majestueusement coiffes de bœufs en spartie jaune et rouge, de mulets et d'ânes blancs chargés de paille hachée, de paysans a chapeaux en pain de sucre, vetus de capas de laine brune retombant par devant et par derriere comme une chape de pretre, et qui se mettaient en passant la tete par un trou pratiqué au milieu de l'étoffe, attendaient l'heure avec le flegme et la patience ordinaires aux Espagnols qui ne paraissent jamais pressés. Un pareil rassemblement a une barriere de Paris

fait un vacarme horrible, et se serait repris en invectives et en injures; la poignée d'autre bruit que le frisson d'un grelot de cuivre au collier d'une mule et le tintement argentin de la sonnette d'un âne colonial changeant de position ou reposant sa tête sur le cou d'un confucius à longues oreilles.

Nous profitâmes de ce temps d'arrêt pour examiner à loisir l'aspect intérieur de Cordoue. Une belle porte, en manière d'arc de triomphe, d'ordre ionique, et d'un si grand goût qu'on aurait pu la croire romaine, formait à la ville des Califes une entrée fort majestueuse, à laquelle cependant j'aurais préféré une des ces belles arcades moresques évasées en cœur, comme l'on en voit en Grenade. La Mosquée-Cathédrale s'élevait au-dessus de l'enceinte et des toits de la ville plutôt comme une citadelle que comme un temple, avec ses hautes murailles dentelées de créneaux arabes, et le tour du dôme catholique acroûpi sur sa plate-forme orientale. Il faut l'avouer, ces murailles sont badigeonnées d'

2
une sorte de jaune assez abominable. Sans être de
ceux qui aiment précisément les edifices moisiss, lepreux
et noirs, nous avons une horreur particulière pour cet
te infame couleur potiron qui charme à un si haut
degré les prêtres, les fabriques et les chapitres de tous
les pays, puisqu'ils ne manquent jamais d'en em-
pâter les merveilleuses cathédrales qui leur sont li-
vées. Les edifices doivent être peints, et l'ont toujours
été, même aux les époques les plus pures; seulement
il faudrait mieux choisir la nuance et la natu-
re de l'enduit.

Enfin l'on ouvrit les portes, et nous sûmes l'
agrement préalable d'être visités assez, courtoisien-
nement à la demande, après quoi l'on nous laissa li-
bres de nous rendre en compagnie de nos maîtres
au parador le plus voisin.

Cordoue a l'aspect plus africain que toute autre
ville d'Andalousie; ses rues ou plutôt ses ruelles, dont
le pavé tumultueux ressemble au lit de torrents a

ses, toutes jonchées de la paille couverte qui s'échappe
de la charge des ânes, et ont rien qui rappelle les mœurs
et les habitudes de l'Europe. On y marche entre
d'interminables murailles couleur de blanc aux rares
fenêtres treillissées de grilles et de barreaux, et l'on
n'y rencontre que quelque mendiant à figure re-
boubative, quelque devote encapuchonnée de noir, ou
quelque majo, qui passe avec la rapidité de l'es-
clair sur son cheval brun harnaché de blanc, arra-
chant des milliers d'étincelles aux cailloux du pa-
vé. Les Mores, s'ils pouvaient y revenir, n'auraient
pas grand' chose à faire pour s'y réinstaller. L'idée
que l'on a pu se former, en pensant à Cordoue,
d'une ville aux maisons gothiques, aux fleches
bordées à jour, est entièrement fautive. L'usage
universel du crépi à la chaux donne une teinte
uniforme à tous les monuments, remplit les vides
de l'architecture, efface les baderies et ne permet pas
de lire leur âge. Grace à la chaux, le mur fait il y

a ceint ans ne peut se distinguer du mur a-
 chevé d'hier. Gordoue, autrefois le centre de la civi-
 lisation arabe, n'est plus aujourd'hui q'un amas
 3 de petites maisons blanches par-dessus lesquelles
 jaillirent quelques figuiers d'Inde à la verdure
 métallique, quelque palmier évanoui comme une ca-
 be de feuillage, et que divisent en îlots d'étroits corri-
 dors par où deux mulets auraient peine à passer
 de front. La vie semble s'être retirée de ce grand corps,
 animé jadis par l'active circulation du sang mo-
 resque; il n'en reste plus maintenant que le s-
 quelette blanchi et calciné. Mais Gordoue a sa
 mosquée, monument unique au monde, et tout
 a fait neuf, même pour les voyageurs qui ont
 en déjà l'occasion d'admirer à Grenade ou à
 Seville les merveilles de l'architecture arabe.

Malgré ses airs moroses, Gordoue est pour-
 tant bonne chrétienne et placée sous la protection spé-
 ciale de l'Archange Raphaël. Du balcon de notre

parador, nous voyons s'élever un monument assez
bizarre en l'honneur de ce patron céleste; nous enmes
envie de li examiner de plus près. L'archange Ra-
phaël, du haut de sa colonne, l'épée à la main,
les ailes déployées, scintillant de dorure, semble u-
ne sentinelle veillant éternellement sur la ville en-
fiée à sa garde. La colonne est de granit gris avec
un chapiteau corinthien de bronze doré, et repose sur
une petite tour ou lanterne de granit gris avec
rose, dont le soubassement est formé par des mas-
sives où sont gravés un cheval, un palmier, un lion
et un monstre marin des plus fantastiques; qua-
tre statues allegoriques complètent cette décora-
tion. Dans le socle se trouvent enchaînés le cercueil
de l'évêque Pascal, personnage célèbre par sa piété
et sa dévotion au saint archange.

Sur un cartouche se lit l'inscription suivante:

Yo te piro por Jemuristo crucificado que mi Ra-
faél angel a quien Dios tiene puesto por guarda

de esta ciudad.

Mais, me direz-vous, comment a-t-on su que l'archange Raphael étoit précisément le patron de la vieille ville d'Aldérame, lui et pas un autre?

Nous vous répondrons au moyen d'une romance ou complainte imprimée avec permission à Cordoue, chez D. Raphael Garcia Rodriguez, rue de la librairie; ce précieux document porte en tête une vignette sur bois représentant l'archange les ailes ouvertes, l'aurole autour de la tête, son bâton de voyage et son poisson à la main, majestueusement campé entre deux glorieux pots de jacinthes et de pivoines, le tout accompagné d'une inscription ainsi conçue: Veridique relation et curieuse légende du seigneur saint Raphael, archange, avocat de la peste et gardien de la cité de Cordoue.

J'en y raconte comme quoi le bienheureux archange apparut à D. Andres Priélas, gentilhomme et prêtre de Cordoue, et lui tint dans sa

chambre un discours dont la première phrase est
précisément celle que l'on a gravée sur la colonne.
Le discours que les légendaires ont consacré, dura
plus d'une heure et demie, le prêtre et l'ar-
change étant assis face à face, chacun sur une
chaise. Cette apparition eut lieu le 7 mai de
l'an du Christ 1978, et c'est pour en conserver le
souvenir qu'on a élevé ce monument.

Une esplanade entourée de grilles s'étend autour
de cette construction et permet de la contempler sur tou-
tes les faces. Les statues ainsi placées, ont quelque chose
d'élégant et de soigné, qui me plaît beaucoup et qui
diminue admirablement la nudité d'une terrasse,
d'une place publique ou d'une cour trop vaste. La
statuette posée sur une colonne de porphyre dans la
cour de palais des beaux-arts de Paris, peut donner
une ^{petite} idée du parti qu'on pourrait tirer pour l'orne-
mentation de cette manière d'ajuster les figures
qui prennent ainsi un aspect monumental qu'elles

n'auraient pas sans cela. Cette réflexion nous e-
rait déjà venue devant la sainte Vierge et le saint Chris-
tophe d'ici.

L'extérieur de la Cathédrale nous avait peu se-
duit, et nous avions peur d'être cruellement dé-
çues. Les vers de Victor Hugo:

Gordone aux maisons vieilles

À sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles,
nous semblaient d'avance trop flatteurs, mais nous fu-
mes bientôt convaincus qu'ils n'étaient que justes.

Ce fut le Calife Abderame 8.^e qui jeta les fonde-
ments de la mosquée de Gordone vers la fin du XIII.^e
siècle; les travaux furent menés avec une telle ac-
tivité, que la construction était terminée au com-
mencement du XIV.^e vingt et un an suffisant pour ter-
miner ce gigantesque édifice. Quand on songe qu'il
y a mille ans, une œuvre si admirable et de pro-
portions si colossales était achevée, en si peu de temps,
par un peuple tombé depuis dans la plus sauvage

barbare, l'esprit s'étonne et se refuse à croire aux
pretendues doctrines de progrès qui ont cours aujourd'
hui; l'on se sent même tenté de se ranger à l'opi-
nion contraire lorsqu'on visite des contrées occupées
jadis par des civilisations disparues. J'ai toujours beau-
coup regretté pour ma part, que les mores ne soient
pas restés maîtres de l'Espagne, qui certainement se
serait fait que perdre à leur expulsion. Sous leur domina-
tion, s'il faut en croire les exagérations populaires, si
gravement recueillies par les historiens, Cordoue deux
cent mille maisons, quatre vingt mille palais, et
neuf cent saint; douze mille villages lui servaient com-
me de faubourgs. Maintenant elle n'a pas quarante
mille habitants, et paraît presque déserte.

Abderame voulait faire de la mosquée de Cordoue un but
de pèlerinage, une Meccque occidentale, le premier tem-
ple de l'Islamisme après celui où repose le corps du prophète.
Je n'ai pas encore vu la carab de la Meccque, mais je
doute qu'elle égale en magnificence et en étendue la Mos-

Mosquée Espagnole. On y conservait l'un des originaux du Coran, et relique plus précieuse encore, un os du bras de Mahomet.

Les gens du peuple prétendent même que le Sultan de Constantinople paye encore un tribut au roi d'Espagne pour que l'on ne din pas la messe dans l'endroit consacré spécialement au prophète. Cette chapelle est appelée ironiquement par les dévots le Zancarron, terme de mépris qui signifie mâchoire d'âne, mauvaise carcasse.

La mosquée de Cordoue est percée de sept portes qui n'ont rien de monumental, car sa construction même s'y oppose et ne permet pas le portail majestueux commande impérieusement par le plan sacré du bel des cathédrales catholiques, et dans son extérieur rien ne vous prépare à l'admirable coup d'œil qui vous attend. Nous passerons, s'il vous plaît, par le patio de los naranjos, immense et magnifique cour plantée d'orangers monstrueux, contemporains des rois maures,

161
entourée de longues galeries en arcades, dallée de mar-
bre, et sur l'un des côtés de laquelle se dresse un dôme
d'un goût médiocre, maladroite imitation de la Gi-
ralda, comme nous le pourrions voir plus tard à Séville.
Sous le pavé de cette cour il existe, dit-on, une immense en-
terre. Intermis des Omeyyades, l'on pénétrerait de plain-
pied du patio de los naranjos dans la mosquée mien-
ne, car l'affreux mur qui arrête la perspective de
ce côté n'a été bâti que postérieurement.

La plus juste idée que l'on puisse donner de cet
étrange édifice, c'est de dire qu'il ressemble à une
grande esplanade fermée de murs et plantée de colon-
nes en quinconce. L'esplanade a quatre cent vingt pieds
de large et quatre cent quarante de long. Ses colon-
nes sont au nombre de huit cent soixante, ce n'est, dit-
on, que la moitié de la mosquée primitive.

L'impression que l'on éprouve en entrant dans cet an-
tique sanctuaire de l'Islamisme est indéfinissable, et
n'a aucun rapport avec les émotions que cause ordinairement

ment l'architecture: il vous semble plutôt marcher
 dans une forêt profonde que dans un édifice, de quel
 que côté que vous tourniez, votre oeil s'égale à travers
 des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à
 perte de vue comme une végétation de marbre spon-
 tanément jaillie du sol. Le mystérieux demi-jour
 qui regne dans cette forêt ajoute encore à l'illu-
 sion. L'on compte dix neuf nefs dans le sens de la lar-
 geur, trente six dans l'autre sens, mais l'ouverture
 des arcades transversales est beaucoup moindre.
 Chaque nef est formée de deux rangs d'arceaux su-
 perposés, dont quelques-uns se croisent et s'entre-
 lacent comme des rubans, et produisent l'effet
 le plus bizarre. Les colonnes toutes d'un seul mor-
 ceau, n'ont guère plus de dix à douze pieds jusqu'au
 chapiteau d'un corinthien arabe plein de force et
 d'élégance, qui rappelle plutôt le palmier d'Afri-
 que que l'acanthus de Grèce. Elles sont de marbres
 rares, de porphyre, de jaune, de brèche verte et vio-

581
lettre, et autres matières précieuses; il y en a
même quelques-unes d'antiques et qui jurerient
à ce qu'on prétend, des ruines d'un ancien tem-
ple de Janus. Ainsi trois religions ont célébré les
rites sur cet emplacement. De ces trois religions,
l'une a disparu sans retour dans le gouffre du passé
avec la civilisation qu'elle représentait, l'autre
a été refoulée hors de l'Europe, ou elle n'a plus
qu'un pied, jusqu'au fond de la barbarie orientale;
la troisième après avoir atteint son apogée, minée
par l'esprit de examen, s'affaiblit de jour en jour,
même aux contrées où elle reignait en souveraine
absolue, et peut-être la vieille Mosquée d'Abdel-
me durera-t-elle encore assez pour voir une quatriè-
me croyance s'installer à l'ombre de ses arceaux, et
célébrer avec d'autres formes et d'autres chants le nou-
veau Dieu, ou plutôt le nouveau prophète, car Dieu
ne change jamais.

Au temps des Califes huit cents barriques d'argent

remplies d'huiles aromatiques éclairaient ces longues
 nefs, faisaient miroiter le porphyre et le jaspe poli
 des colonnes, accrochaient une paillette de lumière
 aux étoiles dorées des plafonds et trahissaient dans
 l'ombre les mosaïques de cristal et les légendes du
 Coran entrelacées d'arabesques et de fleurs. Parmi
 ces lampes se trouvaient les cloches de Saint-Jacques
 de Compostelle, conquises par les Mores, renversées et
 suspendues à la voûte avec des chaînes d'argent, elles
 illuminaient le temple d'Allah et de son prophète,
 tout données d'être devenues lampes musulma-
 nes de cloches catholiques qu'elles étaient. Le regard
 pouvait alors se jouer en toute liberté sous les
 longues colonnades et découvrir, du fond du temple,
 les orangers en fleur, et les fontaines jaillissantes
 du patio dans un torrent de lumière rendue plus
 éblouissante encore par le contraste du demi-jour
 de l'intérieur. Malheureusement cette magnifique
 perspective est obstruée aujourd'hui par l'église catholi-

que, masse enorme enfoncée lourdement au chœur de
la mosquée arabe. Des retables, des chapelles, des sacristies
empruntent et détruisent la symétrie générale. Cette é-
glise parasite, monstrueuse champignon de pierre, ver-
vue architecturale fourmée au dos de l'édifice arabe,
a été construite sur les dessins de Hernan Ruiz,
et n'est pas sans mérite en elle-même; on l'admi-
rerait partout ailleurs, mais la place qu'elle occu-
pe est à jamais regrettable. Elle fut élevée malgré
la résistance de l'Ayuntamiento, par le chapitre,
sur un ordre surpris à l'Empereur Charles quint,
qui n'avait pas vu la mosquée. Il dit l'ayant vi-
sité quelques années plus tard; "Si j'avais su cela,
je n'aurais jamais permis que l'on touchât à l'œuvre
ancienne: vous avez mis ce qui se voit partout à la place
de ce qui ne se voit nulle part". Les justes repro-
ches firent pâlir la tête au chapitre, mais le
mal était fait. On admire dans le Chœur une
immense menuiserie sculptée en bois d'acajou mas-

sif et représentant des sujets de l'ancien testament, oeuvre de D. Pedro Dique Cornejo, qui employa dix ans de sa vie à ce prodigieux travail, comme on peut le voir sur la tombe du pauvre artiste, couché sur un dalle à quelques pas de son oeuvre. A propos de tombe, nous en avons remarqué une assez singulière, enclavée dans le mur; elle était en forme de malles et fermée de trois cadenas. Comment le cadavre enfermé si vigouusement fera-t-il au jour du jugement dernier pour ouvrir les serrures de pierre de son cercueil, et comment en retrouvera-t-il les clefs au milieu du désordre général.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, l'ancien plafond d'Alde'rame, en bois de cèdre et de mélèze, s'était conservé avec ses caissons, ses coffres, ses losanges, et toutes ses magnificences orientales; on l'a remplacé par des voûtes et des demi-coupoles d'un goût médiocre. L'ancien dallage a disparu sous un pavé de brigue qui a exhausé le sol, noyé

fer faits des piliers, et rendu plus sensible encore le
defaut general de l'edifice, trop bas pour son étan-
due.

Toutes ses profanations n'empêchent pas la Mosquée
de Cordoue d'être encore un des plus merveilleux
monuments du monde; et comme pour nous faire
sentir plus amèrement les mutilations du reste,
une portion que l'on appelle le Mirah a été con-
servée comme par miracle dans une intégrité
scrupuleuse.

Le plafond de bois sculpté et doré avec sa
media-naranja constellée d'étoiles, les fenêtres de
coupées et garnies des grillages qui tamisent dou-
cement le jour, la galerie de colonnettes à trifles,
les pilastres de mosaïque en verres de couleur, les
verres du coran en lettres de cristal doré qui ser-
pentent à travers les ornements et les arabesques
les plus gracieusement compliqués, forment un
ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance

féerique dont l'équivalent ne se rencontre que dans
les mille et une nuits, et qui n'a rien à envier à au-
cun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies,
contours mieux combinés; les gothiques même dans
les plus fins caprices, dans les plus précieux précien-
ses orfèvreries, ont quelque chose de souffreteux, d'e-
macié, de malingre, qui sent la barbarie et l'
enfance de l'art. L'architecture du Monastère montre
au contraire une civilisation arrivée au son plus haut
développement, un art à son période culminant; au-
delà, il n'y a plus que la décadence. La proportion,
la harmonie, la richesse et la grace, rien n'y man-
que. De cette chapelle on entre dans un petit sanc-
tuaire excessivement étroit, dont le plafond est fait
d'un seul bloc de marbre crème en conque et ciselé
avec une délicatesse infinie. C'était là probable-
ment le saint des saints, l'endroit formidable et sacré
où la présence de Dieu est plus sensible qu'ailleurs.

Une autre chapelle appelée capilla de los Reyes Muertos

ou les Califes finiraient leurs prières séparés de la foule des croyants offre aussi des détails curieux et charmants, mais elle n'a pas eu le même bonheur que le Mirah, et ses couleurs ont disparu sous une ignoble chemise de chanvre.

Les sacrifices regorgent de trésors: ce ne sont qu'ostensions étincelantes de pierreries, chasses d'argent d'un poids énorme, d'un travail inouï, et grandes comme de petites cathédrales, chandeliers, crucifix d'or, chapes brodées de perles: un luxe plus que royal et tout à fait asiatique.

Comme nous nous apprêtions à sortir, le bedeau qui nous servait de guide nous conduisit mystérieusement dans un recoin obscur, et nous fit remarquer pour enfièvre suprême un crucifix qu'on prétend avoir été creusé avec l'ongle par un prisonnier chrétien sur une colonne de porphyre au pied de laquelle il était enchaîné. Pour constater l'authenticité de l'histoire, il nous montra la statue du pauvre captif placée

a quelques pas de là. Sans être plus voltairien qu'il ne le faut en fait de légende, je ne puis m'empêcher de penser qu'autrefois l'on avait des ongles diablement obscurs, ou que le porphyre était bien tendue. Ce crucifix n'est d'ailleurs pas le seul; il en existe un second sur une autre colonne, mais beaucoup moins bien formé. Le bedeau nous fit voir aussi une énorme défense d'ivoire suspendue au milieu d'une coupole par des chaînes de fer, et qui semblait la bourse de chasse de quelque jeune baronnet, de quelque Nègre d'un monde disparu; cette défense appartient, dit-on, à l'un des éléphants employés à porter les matériaux pendant la construction de la Mosquée. Satisfaits de ses explications et de sa complaisance, nous lui donnâmes quelques piécettes, générosité qui parut déplaire beaucoup à l'ancien ami de Joxe Maria, qui nous avait accompagnés et lui arracha cette phrase un peu herétique: "Ne vaudrait-il pas mieux donner cet argent à un brave bandit qu'à un méchant sacristain?"